

RISEL

La Revue du dimanche. - 6 mai 1928

Un nom totalement inconnu, même à de nombreux combiers et qui s'apparente évidemment à Risoud et à Risol, terme par lequel nos voisins d'outre Risoud désignent une immense et antique forêt, jouxtant la frontière et appartenant à l'État français. Ce radical Riz ou Ris a certainement une signification déterminée, car sans cela, l'aurait-on utilisé pour dénommer des localités montagneuses comme le Risoud et Risel dont il va être question ? – Quelqu'un pourrait-il nous éclairer là-dessus ? – On a voulu jadis dériver Risoud de l'allemand Riese (géant) ou bien encore du verbe riseler, usité dans notre contrée pour signifier les zigzags auxquels se livrent les longs bois traînés sur les chemins glacés. L'une et l'autre de ces explications, la première surtout, doivent, me semble-t-il, relever de la fantaisie.

Risel ! – Quelle que soit l'origine du terme, Risel est le nom d'une sommité et d'un alpage, propriété de la commune de Montricher, situés à l'extérieur des limites politiques du district de La Vallée, à l'est du Sentier. Vous trouvant une fois sur le sommet du Mont-Tendre, vous a-t-il pris fantaisie de suivre les crêtes qui s'étendent vers le nord-est, donc à bise ? – Oui ! – Vous avez eu raison, car c'est une promenade charmante, un belvédère tout en longueur, du haut duquel on jouit, une heure durant, du panorama que vous savez. Les crêtes succèdent aux crêtes, les dépressions aux dépressions et finalement on parvient à la dernière croupe de la chaîne. Un immense et profond vallonnement, moyennement boisé, s'étend au-delà, mais bientôt le relief reprend de la hauteur et s'affirme sous la forme de deux étroits mamelons aux flancs très inclinés dont l'altitude, 1531 mètres, est ainsi sensiblement inférieure à celle du Mont-Tendre, 1683 mètres. Vous êtes à Risel, savoir à l'extrémité nord-est, à la fin de la chaîne du Mont-Tendre, coupée bientôt et radicalement par un ravin abrupt et profond qui la sépare du Crêt-de-Châtel. Le ravin ou Combe-de-la-Verrière débouche sur Montricher.

La voie du Mont-Tendre n'est cependant pas un chemin direct pour aboutir à Risel. Tant s'en faut ! – Du Pont ou du Mollendruz, on gagnera les Prés-de-l'Haut et de là, par une belle grimpe à travers pâturages et forêts, on atteindra le som-

met convoité. À partir de Montricher, un grand chemin forestier conduit à l'alpage de Risel.

Mais ces grandes routes tracées à travers l'immensité des bois sont en général bien peu intéressantes. Elles vous offrent sans doute une plate-forme commode, propice à la marche, mais dans le fond, quelle monotonie ! Les lacets succèdent aux lacets. Leur répétition vous met du plomb dans les jambes et du noir au cœur. Sans cesse, l'on croit arriver... et l'on n'arrive jamais ! – Tandis qu'à travers bois, sans chemin, au hasard, les sens sont constamment en éveil. D'ordinaire, c'est beaucoup plus long, mais il n'y paraît guère, tant sur le parcours effectué, il se présente de variété, d'imprévu, de pittoresque et de choses à observer. Voilà des fourrés impénétrables à éviter, véritables maquis de jeunes hêtres maltraités par les neiges du dernier hiver ; là c'est un modeste escarpement à gravir qui vous amène à une délicieuse combette constellée de mille fleurs aux teintes exquis. On s'arrête, on regarde... et l'on savoure la beauté de ce sol qui est notre. Et de nouveau la forêt vous engloutit, vous impose ses dômes ombreux, ses feuillages changeant suivant la saison, ses multiples variétés d'aspect, de lumière, sa solitude mystérieuse et sa vie intense dont chaque pas révèle une face.

Mais une chose importe à qui fonce comme cela, au hasard, à travers les grands bois : conserver la direction. Et ce n'est pas toujours besogne aisée. Combien ont fait, dans ce domaine, de douloureuses expériences. Cependant, dans la région du Mont-Tendre, temps de brouillard excepté, nul ne s'égarera bien longtemps, car il finira toujours par atteindre quelque point culminant et dégagé d'où il lui sera possible de vérifier son orientation. Toutefois, même au risque de tourner en rond, voire de se perdre, il est indispensable à quiconque veut étudier un peu en détail la physionomie générale d'une contrée, de se lancer résolument à travers la vastitude des forêts solitaires ou le dédale des combes.

Donc nous sommes à Risel, et de là-haut, que voyons-nous ? – Au loin, comme de n'importe quel belvédère jurassique : les Alpes, le lac Léman, le plateau avec ses bons villages. Et, tout auprès, de vastes sapinières qui grimpent en rangs serrés à l'assaut des crêtes, pour se disloquer fina-

lement en individus isolés, véritables avant-gardes d'une armée qui s'apprête à reconquérir un terrain que l'homme lui a ravi. Puis des combes, des chalets, les rocaïlles grises de la crête de Châtel, la Dent-de-Vaulion dépourvue de sa majesté ordinaire, car, considérée du Risel ou du Mont-Tendre, elle n'est plus qu'un simple crêt. Panorama quelconque, le même et monotone tableau que l'on aperçoit depuis n'importe quelle culminance du Jura. En gros oui, en détail non ! — Car, si ces forêts, ces combes, ces pentes rocaïlleuses réalisent un tableau qui, dans ses grandes lignes, revêt une évidente uniformité, dans le détail il en va tout autrement. Pour peu qu'il soit exercé et dépende d'un cerveau habitué à analyser l'agreste poésie de nos sites jurassiques, l'œil décèlera bientôt les traits particuliers à deux paysages en apparence identiques et ce qui fait le charme de l'un comme de l'autre. Une grande diversité dans l'unité, peut-on dire du Haut-Jura.

À l'artiste, il suffit des sept notes de la gamme pour réaliser une grandiose symphonie musicale, remarquable par les motifs, les accords divers qui en font d'un bout à l'autre une œuvre d'une variété et d'un charme sans cesse renouvelés. De même, il ne faut à la Nature qu'un petit nombre d'éléments pour composer à son tour, des œuvres symphoniques d'un genre autre, c'est vrai, mais d'une magnificence extraordinaire. Et les éléments de la symphonie du Jura, ce sont les divers aspects de la montagne, avec ses bois, ses arbres clairsemés, son buissonnement, ses gazons fleuris. Partout, ils sont identiques à eux-mêmes, mais assemblés, superposés, accordés, par la toute-puissance de la Nature, ils constituent un tout d'une splendeur irréaliste dont chaque tranche se remarque par son charme propre et ses caractères harmonieux.

Il y a aussi le chalet de Risel, situé au levant de la crête, sur un emplacement à nul autre pareil. Une combe plate qui s'adosse à la pente d'une inclinaison peu ordinaire dans le Jura, avec des rocaïlles croulantes, des rochers minuscules, des ravins embryonnaires, le tout encadré de sapins à la figure tour à tour majestueuse ou chétive, en fonction de la puissance nourricière du sol. Ainsi que quelqu'un me le faisait observer un jour : *«arbres à part, on se croirait dans les Alpes»*. En effet, nul paysage, dans la chaîne du Mont-Tendre, ne donne l'illusion de l'Alpe comme celui-là. Par le brouillard notamment, la pente fuit, s'estompe en une perspective lointaine qui se confond avec les nuées.

Au milieu du site, le chalet, un bon chalet, qui, vu d'en haut, semble faire corps avec le sol, tant sa teinte générale s'harmonise avec celle des pierailles voisines. En avant, vers l'est, le regard frappe directement les montagnes d'en face où trônent ces trois divinités de glace qui sont : l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau. Oh ! la splendeur du tableau dont on jouit de la porte du chalet et je ne puis me faire à l'idée que les gardiens du troupeau qui estive en ces lieux privilégiés n'y demeurent insensibles. Le chalet du Risel reçoit les premiers feux de l'aurore, mais c'est au crépuscule que je me représente la magnificence de la scène, à l'heure où le soleil met de l'or sur les neiges lointaines, à l'heure où la nuit enfin étend ses voiles sur cette Nature silencieuse et l'enveloppe de son mystère !

On s'imagine parfois que le personnel des chalets se compose uniquement de rustres, soucieux seulement de leur bétail et des besognes à exécuter. Pas tant que ça ! Et j'ai eu souvent l'occasion de rencontrer pas mal de gens, «modzoniers» ou «fruitiers», doués d'une âme sensible et volontiers admirateurs des sites que sans cesse ils ont sous les yeux. Il n'est pas indispensable de posséder la «culture» pour vibrer au contact de la Nature, il suffit d'avoir des yeux pour voir et une âme compréhensive de la beauté d'un paysage, et une âme de ce genre, on la rencontre tout autant chez les petits, les modestes que chez les autres. C'est une famille de ces «sensibles» que je vois habiter Risel pendant l'été et dans mon idéalisme impénitent, les sentiments qui m'animent en face du rustique et majestueux tableau, je les lui prête et je vais même jusqu'à me figurer le bonheur qu'elle éprouve à demeurer dans un coin aussi privilégié... quand il fait beau temps !!

À quelques minutes du chalet, direction Mont-Tendre, vous remarquerez la jolie Combedu-Puits, gentiment encadrée de sapins touffus. Avec sa verte pelouse, sa sereine solitude, le coin est charmant et que l'on y est bien pour y muser un instant, admirer la poésie du paysage proche ou lointain ou réfléchir à l'origine non seulement de cette baume profonde qui est tout près, mais aussi de toutes celles que la montagne de Risel renferme en ses flancs.

Risel ne possède pas de flore spéciale. La montagne est sensiblement plus basse que le Mont-Tendre ; le boisement s'est maintenu jusqu'à la crête et on ne doit pas s'attendre à y rencontrer les particularités alpines du Mont-Tendre. Mais au premier printemps vous y observerez tout de même, outre les champs de *crocus*, neige

vivante que le soleil substitue à la neige hivernale, de ravissants parterres de *soldanelles* et, plus tard, la grandiose floraison de l'*anémone des Alpes*.

À la fin de février, j'ai fait la course de Risel par une magnifique journée de soleil, toute de clarté, de paix dans la Nature et de beauté ! – La neige était «portante» comme on dit chez nous et la marche à travers les champs glacés, un enchantement. Pas en skis ? Oh ! Non ! La progression aurait été trop rapide et la jouissance n'aurait pas été celle que j'ai éprouvée en voyageant à pied ! – À pied, mais on n'est pas tenu d'observer sa route ; on chemine à sa libre volonté, les yeux et l'esprit concentrés sur la radieuse magnificence du panorama proche ou lointain. Et ce fut ce jour-là, à travers ou plutôt sur les neiges durcies de notre plus haute montagne, une promenade d'un charme incomparable. L'ardente lumière des hauteurs resplendit sur cette Nature enneigée et avive d'une manière saisissante le relief du terrain. On va, tout à la joie de l'heure, l'esprit dégagé de

toute préoccupation, le corps baigné d'une douce chaleur et, tout en passant, on admire ici une corniche de neige au flanc d'une cuvette, là, de trop précoces potentilles épanouies contre un éperon libéré de neige et tout le long, dans une vue plongeante, l'océan des forêts de Montricher.

Quantité de gens s'en vont au Mont-Tendre, à la Dent-de-Vaulion. Ils ont raison. Mais à Risel, je n'ai jamais aperçu âme qui vive. Nul n'y porte ses pas ! – Pourquoi ? – Affaire de mode ? Manque de curiosité ? – L'un et l'autre probablement. Pourquoi tendre toujours vers le même but, quand tant d'autres vous sollicitent également ? – Pourquoi négliger tant de coins délicieux et aisément accessibles ? – Risel est de ceux-là et je ne parviens pas à m'expliquer pourquoi il est si délaissé ou plutôt si inconnu !

Sam. AUBERT

(Tous droits réservés)



Risel en l'an 2000. Photo prise lors de l'ascension dont le récit suit



Risel dans une magnifique lumière dorée vu des hauts de Châtel – avec agrandissement ! -

Une promenade au bout du monde – 2000 –

La première neige de la saison avait fondu dans les bas. Pour nous promener nous envisagions d'aller dans les hauts où nous pouvions croire ne pas la retrouver non plus. Nous étions montés en voiture à trois jusqu'au Pré de l'Haut. Nous avons laissé notre véhicule dans le parc qu'il y a là-haut, aux côtés de la route, près du mur, pour descendre à pied dans cette vaste et magnifique dépression, cette immense cuvette avec ses deux chalets. Il y a les chemins, les murs, il y a les sapins, en groupes ou solitaires, les combes, les crêtes, les nuages et ces deux bâtisses, monde d'alpage ce jour-là résolument glacé. La neige, si elle n'avait pas tenu sur la route, n'avait par contre que peu fondu dans les pâturages où vous brassiez dix centimètres. Le temps était clair sans toutefois que la luminosité ne soit exceptionnelle. Il pouvait être trois heures. Et déjà il nous semblait découvrir, non pas l'obscurité, mais un amoindrissement sensible de la lumière, comme si tout d'un coup elle avait changé dans sa composition pour rendre soudain la zone encore plus nostalgique, plus coupée du monde d'en bas. Hier ici c'était l'automne, aujourd'hui c'était le plein hiver.

Nous marchâmes en direction du Pré de l'Haut-dessus, laissant derrière nous au fond de sa cuvette le Pré de l'Haut-dessous. Nous rejoignîmes le chalet. Les environs étaient pareils à l'ordinaire en cette saison souvent, boueux, détrempés, inaccueillants. C'étaient même des abords, où tu ne savais pas où mettre les pieds pour ne pas t'encrotter jusqu'aux chevilles. Nous poursuivîmes pour affronter bientôt la vraie montagne. Nous comptions nous rendre à Risel. Ne connaissant pas les lieux, nous avons en conséquence pris une carte que nous tenions à la main pour la consulter souvent, d'une part pour nous repérer, voir quel chemin nous pourrions emprunter, d'autre part pour le plaisir de la lire et d'y découvrir des zones que nous découvrions ici pour la première fois.

Il suffisait de monter en obliquant sur la gauche. Nous suivîmes les traces des promeneurs précédents qui ne pouvaient, selon notre déduction, que se rendre là-haut. Les buts ici ne sont guère nombreux. La pente était rude, encore qu'avec l'habitude nous pouvions la gravir aisément. C'était véritablement le plein hiver maintenant, avec les arbres enneigés et, sous leurs branches, à cause qu'au moment le plus chaud de la journée, vers midi, la neige avait fondu pour peu à peu plus tard regeler, étaient suspendues des myriades de petits glaçons d'argent. C'était là en vérité le bout du monde où il n'y avait personne d'autre que nous.

Nous montâmes longtemps pour tomber soudain sur une cabane et puis bientôt sur le chalet lui-même, Risel. Il est de plan rectangulaire, avec une particularité, celle d'avoir des chenaux mobiles, c'est-à-dire qu'à l'automne on peut les rabattre sous l'avant-toit en prévision de l'hiver et des neiges glissant des tôles qui pourraient les emporter. Nous admirâmes la bâtisse, encore qu'elle n'avait, mis à part cette singularité, rien d'extraordinaire. C'était là cependant un chalet inconnu que nous découvrions et que nous voulions garder en une image

précise. Je fis des photos. A ce moment passa du monde plus haut, dans les pâturages, groupe allant d'un bosquet à l'autre, avec une seule tache de couleur, une veste bleue, pour se révéler dans ce paysage immobile, blanc et gris. On s'en rendait compte soudain, l'hiver, le plus imperceptible déplacement ou une tache qui tranche sur l'uniformité du terrain, peut être visible à des kilomètres à la ronde. Je repensai aux Indiens, là-bas, autrefois, sur cet autre continent et dans leurs montagnes, aussi l'hiver, tapis, l'œil aigu, attentifs à tout bruit et à chaque mouvement.

Nous avons laissé les crêtes derrière nous, la Dent, le Suchet et bien d'autres sommités sur lesquelles nous peinions à mettre un nom, à cause que d'ici elles apparaissent d'une manière différente.

Nous nous restaurâmes, oranges et bâtons de céréales. Il pouvait être maintenant quatre heures. Quelle solitude l'hiver en ces chalets. Autant ils peuvent être accueillants l'été, autant ils ne le sont plus l'hiver. La nostalgie y est poignante, déchirante, et avec le temps ne pourrait-elle pas être mortelle ? Nous ne pouvions pas imaginer de vivre ici, ni l'été ni l'hiver, et même que ces lieux constituent un site d'où la vue porte loin sur la plaine et le Léman. Peut-être que nous préférions ce qui est resserré, ces chalets par exemple cachés au milieu de leur clairière, avec pour seule vue les sapins des bords. Le vrai Jura, où la vie est modeste, pour ne pas dire insignifiante. Nous pouvions discerner la plaine, encore qu'une brume épaisse la voilait et qu'il fallait vraiment la connaître pour s'y repérer.

Nous redescendîmes. Alors il me vint l'un de ces coups de barre dont j'ai l'habitude sur le coup de quatre heures, le dimanche surtout. Est-ce la digestion, est-ce cette solitude, cette nostalgie déprimante alors que le jour déjà décroît et que je n'aspire plus qu'à partir pour retrouver la maison et sa douce chaleur ? Oh ! comme j'y serais bien, allongé, apaisé, n'ayant pour toute obligation que de lire. Tandis qu'ici j'agonise, le souffle devenu soudain court, les jambes en coton, la réflexion brève et angoissante. Je m'en vais moralement et physiquement. La nature même soudain m'est étrangère, hostile, pour m'offrir l'inquiétude d'une vie désormais au ralenti, si ce n'est pas morte.

On retrouva nos traces de la montée. On découvrit un lac. Ce n'était qu'une gouille en somme. Je les laissai faire leurs découvertes sur son pourtour tandis que je restai sous les arbres. O grands arbres sous la neige avec les troncs développés en des ramifications nombreuses, vous êtes là, près de moi, et je touche votre écorce rugueuse. Amis ou ennemis ? Je distinguais mes compagnons au travers des branches. Ils lançaient des pierres sur la glace de l'étang. Elles n'y tenaient pas. Ce n'était guère plus que de la neige. Le lac était au fond d'une cuvette. Peut-être avait-il été formé par les pluies nombreuses et fortes de ces derniers jours, avant qu'il ne neige.

On le quitta pour redescendre sur le chalet du Pré de l'Haut-dessus. Bientôt la nuit tomberait sur cette combe où le froid se répandrait dans les parties les moins élevées, un froid glacial, supposé même mortel et accompagné d'une brume elle

aussi glacée. Et pourtant ce monde, même si l'angoisse désormais le dominait, était étrangement beau dans ses gris, alors que dans notre dos le soleil avait disparu derrière les crêtes. Qu'est-ce que le monde en somme ? Ne serait-il vrai qu'en bas ? Ici en aucun cas il ne serait viable. Cette combe l'hiver, ne pourrait être que déserte pour ne renaître qu'avec le retour du prochain printemps.

On peut tout imaginer dans ces montagnes. Un brouillard serait soudain monté qui nous aurait perdus sur les pentes. Nous aurions par mégarde, tellement il était épais, mis les pieds dans l'eau de l'étang pour nous les geler ensuite. Les arbres, avec leurs branches tombantes, auraient été des silhouettes fantomatiques et tristes. Où aurait été la sortie ? Par où aurait-il fallu aller pour retrouver son chemin et bientôt la voiture ? Ne tourne-t-on pas en rond quand l'on se perd ? Qui viendrait nous chercher ? Ne serions-nous pas les trois, condamnés à mourir gelés sur cette montagne désolée et pourtant si belle l'été, quand il y a le bruit des cloches des vaches ? On n'aurait pas entendu un seul bruit, à peine celui de nos pas dans la neige et celui de notre respiration devenue plus difficile avec l'effort. Rien n'aurait bougé, tout aurait été figé dans une éternité qui durerait au moins aussi longtemps que l'hiver. Pas un souffle, pas un simple mouvement des branches. Le silence complet et ouaté qui finit par t'effrayer. Où est la délivrance, à droite ou à gauche, en bas ? Ou faut-il au contraire, maintenant que nous sommes trop redescendus, remonter pour prendre un autre chemin ? Et voici que la nuit serait tombée pour nous envelopper. La panique nous aurait gagnés. On court, on crie, on trébuche dans la neige et les branches. Ne nous perdons pas, restons ensemble. Ma vie pour la leur. Car c'est moi qui les ai entraînés ici. Je réfléchis. C'est par là que l'on descend, sur le côté. Stop, tout droit maintenant. Ne le distingues-tu donc pas, le chalet, même qu'il n'est qu'une grande silhouette noire, avec ses grands arbres tout près, deux frênes qu'on avait vus si beaux tout à l'heure dans la magnificence de leurs branches multiples. Ne le découvrez-vous pas le chemin, qu'il ne vous reste plus qu'à suivre pour retrouver la voiture...

Dans la réalité elle était effectivement près du mur, accueillante, Ô combien, et surtout capable de nous emmener là où nous le voulons et quand nous le souhaitons. C'était un trait d'union formidable avec ce vieux monde que nous avons quitté, il nous semblait, il y a une éternité. Et pourtant cette simple promenade n'avait guère duré plus de deux heures !

Il fit bon, au chaud, ayant regagné la maison. Nous y bûmes du thé pour nous réchauffer et oublier peu à peu d'où nous étions revenus. Nous avons le plaisir de retrouver le foyer, le nid, où vous êtes accueillis par les autres. La famille, n'est-ce pas l'essentiel ? Avec la maison. Car si tu vis loin, si tu t'embarques pour l'inconnu, tu y reviens néanmoins toujours. Elle est la base, le berceau, le lieu privilégié où ce que tu as vécu ailleurs prend plus de force et de relief. Ils l'ont construite avec beaucoup de peine il y a plus de cent ans avec ses murs épais, mais aussi avec amour, n'en doutons pas. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui

que tu y tiens tant. Elle n'est pas seulement matière, elle a une âme. Et celle-ci, depuis longtemps, tu en as la certitude, tu l'as saisie.

Telle fut donc cette promenade... au bout du monde !